

*Bibliothèque numérique*

**medic @**

**Barnier, J.. - Des éléments morbides  
en général**

**1866.**

**Paris : Asselin, éditeur**

**Cote : 90975**



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé  
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?90975x1866x01x02>

9  
2

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

CONCOURS POUR L'AGRÉGATION EN MÉDECINE

DES

ÉLÉMENTS MORBIDES

EN GÉNÉRAL

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine

PAR

J. BARNIER



PARIS

ASSELIN, ÉDITEUR

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1866





DU MÊME AUTEUR :

DES PESSAIRES, DE LEUR MODE D'ACTION ET DE LEURS INDICATIONS, 1855.

DES PARALYSIES SANS LÉSIONS ORGANIQUES APPRÉCIABLES, 1857.

DES PARALYSIES MUSCULAIRES, 1860.

---

LAGNY. — Imp. VARIGAULT.



## JUGES DU CONCOURS

---

MM. TARDIEU, président  
BÉHIER,  
GRISOLLE.  
MONNERET.  
ROGER.  
Trousseau.  
CHAUFFARD, secrétaire.

## COMPÉTITEURS

---

MM. BALL.	MARTINEAU.
BAUDOT.	PAUL.
BLACHEZ.	PETER.
DESNOS	PROUST.
FERRAND.	SIMON.
GOURAUD.	REYNAUD.
ISAMBERT.	BARNIER.



ÉLÉMENTS MORBIDES  
EN GÉNÉRAL

Les éléments morbides en général sont ceux qui sont le résultat d'une action malfaisante de la nature, ou d'une action malfaisante de la médecine, ou d'une action malfaisante de l'art. Ils sont le résultat d'une action malfaisante de la nature, ou d'une action malfaisante de la médecine, ou d'une action malfaisante de l'art. Ils sont le résultat d'une action malfaisante de la nature, ou d'une action malfaisante de la médecine, ou d'une action malfaisante de l'art.





DES  
**ÉLÉMENTS MORBIDES**  
EN GÉNÉRAL

---

1

Ceci est écrit au courant de la plume ; aussi ne me suis-je fait aucune illusion sur le mérite d'un pareil travail que je n'eusse certes pas cherché, et qui, pour être convenablement traité, demandait un temps beaucoup plus long que celui dont je pouvais disposer.

La doctrine des éléments morbides embrasse en effet la médecine tout entière ; elle touche aux questions les plus hautes de ce qu'on a prétentieusement appelé la philosophie médicale ; elle soulève les problèmes les plus agités, que, par ennui autant que par l'inanité des solutions qu'ils renferment, les générations actuelles laissent sommeiller dans l'ombre et dans l'oubli.



Je n'ai aujourd'hui ni le goût, ni le temps, en aurais-je la force, ce dont je doute fort, de remuer les cendres d'un passé troublé par tant de vaines disputes.

L'esprit humain a des bornes, je le sais et n'en murmure pas, et si dans d'orgueilleuses spéculations, au fond de leur cabinet, il se trouve encore des hommes curieux de ces recherches et avides des émotions de la lutte, laissons-les, rénovateurs modernes des stériles disputes des réalistes et des nominaux, secouer leurs phrases retentissantes ; la foule les abandonne, le monde médical leur échappe ; il se tourne vers ces modestes natures, qui n'ayant qu'une préoccupation, celle de guérir leurs malades, demandent à l'observation les secrets de leur art.

On nous dira que nous n'avons pas de système, pas de doctrine. Oui, sans doute, et tant mieux. En ces choses de la médecine, quand on a laissé prescrire le *jurare in verba magistri*, un système ne s'impose plus par la foi, ni par la soumission ; mais le raisonnement et la démonstration seuls entraînent les esprits. Prouvez-moi que telle doctrine est la bonne, j'y souscrirai ; mais en attendant ce *rara avis in terris*, au nom de l'indépendance de l'esprit humain, laissez-nous libres de ces entraves doctrinales.

Des systèmes ! Mais je ne sache pas de science plus encombrée sur ce point que la médecine ; son histoire



n'est, à vrai dire, qu'une immense nécropole, où se heurtent, frémissants encore, les débris de toutes ces téméraires conceptions, et sous la despotique étreinte desquelles s'amointrissait la réputation des illustrations médicales dont les générations reconnaissantes ont conservé le nom.

Qui fit grand, par-dessus tout, le fils d'Héraclite, pourquoi Baillou, Sydenham, Stoll, de Haën, Boerhaave ont gravé le souvenir de leur nom dans la mémoire des médecins ? parce qu'ils observaient et observaient encore, et parce que, après avoir observé, ils ont su décrire et nous transmettre les saisissants tableaux des maladies qu'ils avaient étudiées. Mais quand ils ont oublié pour les systèmes l'enseignement de la nature bénévole, ils ont fait une triste et déplorable médecine.

C'est Baillou, c'est Chirac, c'est Sydenham lui-même répandant le sang à flots, parce que les humeurs étaient viciées ; c'est Stoll atteint d'une nouvelle espèce de daltonisme, qui voyant partout la bile, purgeait et purgeait sans cesse ; c'est Broussais, ce réformateur illustre, poursuivant par les saignées à outrance une inflammation partout et toujours présente.

Et voilà pourquoi nous ne voulons pas de système.

Ai-je maintenant besoin de faire une profession de foi ? La voici : il me paraît que ce siècle est le plus



grand des siècles ; il l'est par l'indépendance de son esprit, par ses généreuses aspirations ; il l'est par ses immenses découvertes, filles et récompenses de ce double sentiment ; et je tache, fussé-je le plus petit, d'être un enfant de ce siècle.

## II

L'étude des éléments morbides est vieille de tout l'âge de la médecine elle-même ; et ce serait une prétention injustifiable de la part d'une école de s'en attribuer le mérite et la découverte.

C'était une nécessité de l'esprit humain qui ne peut échapper à la logique des lois qui le régissent.

Analyser, c'est connaître, ou, d'une façon plus précise, c'est apprendre à connaître ; c'est l'universelle méthode, et avant que Roger Bacon ou que son illustre homonyme, le baron de Vérulam eussent, l'un rappelé la nécessité et l'autre créé les règles de cette méthode, elle avait inspiré les travaux des premiers philosophes. Que faisaient-ils, en effet, aux temps de la Grèce antique, alors qu'avec Thalès de Milet, ils affirmaient que l'eau était l'élément unique ou le principe de l'univers, ou bien lorsqu'avec son compatriote Anaxamène, ils y substituaient l'air.

Les homœométries d'Anaxagore de Clazomène ne



sont-elles pas une hardie tentative d'analyse? On connaît son célèbre axiome : rien au monde, disait-il, ne peut être produit par ce qui n'est pas, ou se changer en ce qu'il n'est point. Ne pourrait-on apercevoir dans cette multiplicité d'éléments une idée des corps simples et des principes immédiats de nos jours? Et les atomes d'Épicure, que Lucrèce, dans son enthousiaste admiration, ne craint pas d'appeler l'honneur de la Grèce et le flambeau de l'espèce humaine; et les quatre éléments d'Empédocle, l'eau, la terre, l'air et le feu, ne sont-ils pas une tentative d'analyse du tout universel?

### III

En ces temps reculés, les liens d'une trop étroite parenté unissaient dans leur berceau la médecine et la philosophie, pour que la première n'empruntât pas à celle-ci sa méthode. Elle fit plus, elle lui emprunta, pour l'importer dans l'étude de l'homme sain ou malade, les éléments qu'elle avait découverts : alliance fatale, et qui, pour des siècles, devait enchaîner les progrès de la médecine.

Tertullien a dit que la médecine était la sœur de la philosophie; mais, comme l'a fait remarquer un auteur, elle en fut plutôt la fille soumise, et au lieu



de s'émanciper de cette tutelle, qui lui imposa toutes les fluctuations, tous les mécomptes et toutes les rêveries qu'elle portait dans son sein, elle vécut de sa vie propre, jusqu'à cette époque voisine de la nôtre, où les Galilée, les Newton, les Scheele et les Lavoisier, en plaçant la chimie et la physique sur les fortes assises de l'observation et de l'expérience, montrèrent aux médecins les voies qu'ils devaient suivre.

Je n'irai pas chercher, dans les temps ante-hippocratiques, les traces des premières tentatives d'une doctrine des éléments, bien que j'eusse été heureux de mettre à profit le livre si curieux et si savant d'une des gloires de l'érudition française. Ch. Daremberg, *Homère médecin*. Pour la thèse que je soutiens, à savoir que la recherche des éléments morbides ne fut l'œuvre ni d'une époque ni d'une école exclusive, je passerai très-rapidement en revue les opinions qui se sont tour à tour formulées à ce sujet, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours.

Presque contemporain d'Empédocle d'Agrigente, quarante ans les séparaient à peine, c'est à ce philosophe que le père de la médecine emprunta sa notion des quatre éléments que nous avons déjà fait connaître : l'air, le feu, la terre et l'eau, et des quatre humeurs cardinales : le sang, la pituite, la bile et l'atrabile, avec leurs qualités principales : le



chaud, le froid, le sec et l'humide, et dont l'altération ou le mélange constituaient la maladie. Telle fut aussi la doctrine de Platon.

Proxagoras de Cos admet onze humeurs : la douce, l'uniforme, la vitreuse, l'acide, la nitreuse, la saline, l'amère, la verte, la jaunè, l'acrimonieuse et la tenace. Chacune de ces humeurs avait le pouvoir de produire quelque maladie déterminée.

Zénon invente son pneuma et crée la secte des pneumatistes, Themison inaugure la célèbre doctrine solidiste du *laxum* et du *stritum* ; Athénée d'Athalie parle le premier de la putridité, et Agathinus de Sparte et Archigène d'Apamée jettent les fondements d'un scientifique éclectisme, en recommandant de ne rien négliger dans l'étude de l'homme, ni les humeurs, ni les solides, ni les fonctions, ni l'action des forces immatérielles.

Mais des conseils aussi sages ne devaient pas longtemps être suivis, et avec Galien reparurent les quatre humeurs d'Hippocrate, capables de s'altérer sous l'influence des causes externes qu'il nomme non naturelles : l'air, les aliments et les boissons, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, les sécrétions et les excréations, enfin les affections de l'âme, et de produire, sous ces influences variées, la pléthore et la caco-chymie.

L'humorisme était fondé ; son règne fut long et si



puissant sur les esprits que, malgré les violentes attaques dont il fut l'objet, il se trouvait encore, au temps du spirituel Guy-Patin, des hommes assez convaincus pour s'écrier, comme ce bon M. Dubois, que si la structure de l'homme n'était pas d'accord avec les idées de Galien, c'est que la nature avait changé. Jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, la théorie des quatre humeurs régenta les esprits ; mais la réaction commençait. Inaugurée par Fernel, Argentier et Laurent Joubert, elle fut poursuivie avec fureur par Paracelse, cette figure étrange, tour à tour inspirée par le souffle qui se levait du côté de l'avenir, ou enchaînée aux superstitions de la cabale, de l'astrologie et du mysticisme ; inventeur de l'étrange doctrine des signatures, mais aussi l'un des précurseurs de la chimie moderne.

Avec lui apparaissent dans l'explication des maladies, le sel, le soufre et le mercure.

Puis vint Van Helmont, avec ses ferments, leur explosion, leurs combinaisons et leurs effervescences ; Sylvius de la Boë, avec ses âcretés acides ou alcalines. Puis ce furent les fauteurs de l'intro-mécanisme : Borelli, Bellini, Pitcairn, Boerhaave, ne voyant partout qu'obstruction des vaisseaux, épaissement des fluides, tension et relâchement des tissus, erreurs de lieu ; et les nervosistes Glisson, Hoffmann, Baglivi, Cullen.



Les solides et les humeurs avaient été jusqu'ici le terrain où les auteurs plaçaient les éléments des maladies. Une réaction était inévitable. Stahl l'inaugura, et poussant à ses dernières limites l'horreur des explications physiques ou chimiques des maladies, créa l'animisme et ne vit dans les maladies pas d'autres éléments que des troubles de l'âme pensante. C'était pousser les choses à l'extrême ; aussi sa doctrine ne compta guère de partisans. Brown put un moment ranimer le règne du solidisme avec sa célèbre doctrine de l'asthénie et de la sthénie, dont s'inspira plus tard, en en renversant les termes, le promoteur du physiologisme, Broussais.

Mais avant ce dernier avait paru Barthez, esprit supérieur, généralisateur puissant, à qui rien n'eût manqué pour en faire un grand médecin, s'il avait su plier son génie à l'observation des faits.

Il est impossible, dans l'histoire des éléments morbides, de ne pas s'arrêter à cette grande figure. Il est incontestable qu'à cette époque l'étude des éléments entre dans une nouvelle phase. Jusqu'au moment où parurent les travaux de Barthez, l'analyse de la maladie fut plutôt, comme je le disais en commençant, une conséquence logique de cette nécessité de l'esprit à laquelle nous faisons allusion ; ce n'était qu'une méthode. Barthez et son école créèrent *la doctrine des éléments*.



Une ère nouvelle commence, et si, pendant cinquante ans, cette doctrine ne dépassa pas le foyer qui l'avait vue naître, éclipsée par l'éclat de l'enseignement des Pinel, des Bichat et des Broussais, quand ces voix furent éteintes, elle reparut avec la force que donne la conviction, et, au milieu de l'anarchie ou de l'éclectisme qui règne de nos jours, s'affirma de nouveau dans des ouvrages émanés de sources diverses.

Semblable au flux et au reflux de l'Europe, la médecine court d'une rive à l'autre, d'une extrémité vers l'extrémité opposée ; en haine ou en dépit des idées triomphantes, on se réfugie vers des idées abandonnées. Le choix du sujet de cette thèse est-il l'indice du retour de notre génération vers la doctrine des éléments? Ne serait-ce pas plutôt un inventaire... après décès? Le silence presque général qui règne à l'école de Paris sur ce sujet me porte à le penser. Abordons notre sujet.

#### IV

Qu'est-ce qu'un élément morbide? Si nous prenions ces mots au sens grammatical, rien ne serait plus facile que de les définir d'une façon exacte ;



nous dirions : les éléments morbides sont les parties constitutives d'un tout appelé maladie.

Mais, en médecine, les choses ne sont pas aussi simples. Cela se conçoit : si, dans les sciences naturelles, telles que la chimie, tout le monde s'entend sur le sens du mot élément, c'est que tout le monde s'entend sur celui du corps dont il est partie constituante.

Qu'il s'en faut qu'il en soit ainsi dans notre science. L'objet à analyser diffère *toto caelo*, selon les systèmes. La maladie pour vous n'est plus la maladie pour moi. L'un de nous la place dans le monde extérieur, sur le terrain des choses observables, s'inquiétant peu des causes premières, qu'il ne peut ni ne veut atteindre ; l'autre, dans un monde inaccessible aux sens, et dont la porte ne s'ouvre qu'aux plus abstraites conceptions de la métaphysique.

Pour les uns, l'objet que nous soumettons à notre analyse, la maladie, est une affection du principe vital (Barthez) ; pour d'autres, c'est une évolution d'actes anormaux reconnaissant comme cause une impression morbifique, qui surmonte la résistance de l'activité saine, et provoque une tendance active au rétablissement (Chauffard) ; pour ceux-ci, c'est un désordre notable survenu soit dans la disposition du corps vivant, soit dans l'exercice de ses fonctions (Chomel) ; pour ceux-là c'est un effort de la nature destiné à expulser un principe morbifique, et pour



d'autres encore, la maladie est un état anormal du corps vivant, caractérisé par une altération de structure ou par un trouble de fonctions (Monneret); et nous pourrions à l'infini multiplier ces définitions qui ne prouvent que trop, hélas, combien d'obscurités planent encore sur le domaine des choses que la médecine a pour mission d'éclairer. Mais elles suffisent amplement à montrer combien on est loin de s'entendre et partant, combien l'idée qui va inspirer ceux qui les ont données, sera différente dans la recherche des éléments morbides.

Partis de points si dissemblables, à mesure qu'ils avanceront dans les voies de l'analyse, l'écart grandira; et nous ne devons pas être surpris, lorsqu'ils s'accuseront réciproquement de n'avoir ni le même objet en vue, ni le même but à atteindre.

Je trouve en effet, dans ces définitions, trois manières de concevoir la maladie : ici, c'est une affection du principe vital, la maladie est un fait, et elle réside dans cette force qu'on appelle la vie; ici la maladie, après avoir été un accident, devient un moyen, je dirais une intention providentielle, c'est un acte; et plus loin, c'est de nouveau un fait, mais au lieu de n'atteindre que cette force qui anime l'être vivant, il frappe la matière comme les agents qui la meuvent. On saisit de suite quelles différences vont se produire et dans les intentions et dans les faits, à



propos de l'analyse des éléments qui constituent un être si dissemblable pour les auteurs. C'est ce que nous allons tâcher de montrer dans les pages suivantes.

Je n'ai pas, on le sait, le temps d'exposer les doctrines de tous les auteurs qui se sont occupés de ce sujet. Ne pouvant tout dire, je me vois forcé de choisir ; je me bornerai à celles qui me paraissent les plus radicales et les plus autorisées.

V

Il semble, à première vue, que la tâche que je vais entreprendre soit des plus faciles ; et que, pour la remplir convenablement, je n'eusse ici qu'à transcrire les opinions des auteurs qui se sont occupés de la recherche des éléments morbides. Il n'en est rien, et pour deux raisons : la première, c'est que n'ayant à ma disposition qu'un espace et un temps restreints, j'ai dû m'assimiler leurs idées, les concentrer en quelque sorte pour les revêtir ensuite d'une forme personnelle, ce qui suppose une compréhension exacte de leurs doctrines ; la seconde, c'est que si ce rôle modeste d'historien suffit à mes forces, il ne semble pas qu'il remplisse le devoir qui m'est imposé. J'ai laissé pressentir tout à l'heure que



la *doctrine* des éléments morbides pourrait bien être morte; or, il est du devoir d'un médecin de s'enquérir des causes et des signes de sa mort, et transportant dans l'ordre moral le sujet d'une thèse qu'un de mes honorables compétiteurs doit traiter dans l'ordre physique, il appartient au médecin de savoir comment la doctrine des éléments est tombée, et de dégager de cette étude des préceptes pour la bonne conduite de l'esprit.

Je ne puis, je l'avoue, en accomplissant ce travail, me défendre d'une anxiété qui m'obsède. Critiquer des œuvres devant lesquelles se sont courbées tant d'intelligences distinguées, n'est-ce pas une entreprise téméraire et une action irrévérencieuse; et si je me crois en droit de le faire, ne serait-ce pas un peu parce que je ne les ai pas comprises? Pour les unes, je ne le pense pas; mais je n'oserais être aussi affirmatif pour les autres. Animé du même bon vouloir pour toutes, d'où vient cette différence; ne tiendrait-elle pas à la nature des idées qu'elles renferment? Est-il bien sûr que, pour tous, elles se soient imposées à leur esprit, avec cette clarté lumineuse qui rejaillit dans les termes? L'obscurité, dans l'exposition, ne présage-t-elle pas un peu de confusion dans les idées? Ces remarques s'adressent surtout à la doctrine des éléments, telle que l'a formulée l'illustre chancelier de l'université de Montpellier. Au



surplus, on en jugera par l'exposition qui va suivre, et pour dégager ma responsabilité tout entière, je vais laisser la parole à l'auteur le mieux placé, par une étude approfondie du sujet et par la distinction de son esprit, pour en parler savamment ; j'ai nommé un des plus éminents agrégés de l'école de Paris, M. E. Chauffard.

Après avoir critiqué les auteurs qui fondent les éléments sur les lésions et les phénomènes, l'éloquent écrivain poursuit en ces termes : « C'est dans la vie, dans ses modalités anormales et troublées, et là seulement qu'il faut chercher l'élément morbide. Rien n'appartient essentiellement à la maladie qui ne lui appartienne d'abord ; nulle école n'a mieux compris ce suprême enchaînement des faits vitaux que l'école de Montpellier. Deux de ses principaux représentants, Barthez et Frédéric Bérard, ont déterminé avec la plus philosophique précision le sens véritable et la portée de l'élément morbide : le premier posant les principes avec sa précision accoutumée ; le second les développant avec une abondance parfois confuse, mais de laquelle jaillissent souvent les plus lumineux aperçus. »

Écoutons quelles sont les définitions que Barthez donne des éléments morbides. Mais pourquoi *des* définitions ? N'est-il pas singulier qu'ayant à définir, dans une œuvre dogmatique, une idée qui lui était



propre, le célèbre vitaliste ne se soit pas arrêté à *une* définition, à la meilleure, ou du moins à celle qui lui paraissait telle, parce qu'elle répondait le mieux à la conception de son esprit? Pourquoi ce langage qui change et qui jette dans le doute et la perplexité ses adeptes les plus fervents? C'est ainsi qu'on pousse au schisme et à l'hérésie; aussi verrons-nous bientôt que le plus célèbre d'entre eux, F. Bérard, ne fut qu'un hérésiarque.

Mais je reviens à M. Chauffard, d'autant qu'il me hâte de substituer à ma prose ce style éclatant et imagé qui porte dans les choses les plus abstraites de la métaphysique, tout le charme de la poésie.

« Il faut méditer ces paroles afin de n'en pas altérer le sens. Elles ne disent pas ce que leur fait signifier M. le professeur Monneret, quand il expose en ces termes la doctrine de Barthez: « Barthez veut qu'on admette autant d'éléments qu'il y a d'actes dans les maladies. Cette idée, qui mènerait un peu loin si elle était acceptée sans réserve, ne manque pas d'exactitude et repose sur des notions physiologiques vraies qui doivent encore prédominer dans la doctrine des éléments. » Ce jugement indécis qui n'accepte pas sans réserve une idée qu'il qualifie cependant d'exacte et de vraie, ce jugement méconnaît la pensée réelle de Barthez. Celui-ci n'a pas voulu d'autant d'éléments qu'il y a d'actes dans les maladies; c'eût été s'enga-



ger du côté où est allé M. Monneret, et englober sans distinction sous le nom d'élément, symptômes, troubles fonctionnels, lésions des solides et des liquides. Barthez a dit les *actes constitutifs* des maladies, et ce mot restreint et précise le sens du mot acte. Sans doute, ces actes constitutifs, ces affections essentielles ne sont pas abstraits de la manifestation réactive par laquelle ils s'expriment. L'élément dont nous entendons parler est pratique, réalisé, toujours observable, identifié à la nature qui souffre et réagit à la fois, quelle que soit en elle la proportion relative de la souffrance et de la réaction. Mais quoique ainsi projetés dans une évolution visible, ces affections et ces actes ne sont pas indifféremment toutes les manifestations sous lesquelles apparaît un moment cette évolution, ni tous les phénomènes qui s'y relient. C'est plus que cela ; ce sont les actes primordiaux et nécessaires de l'évolution, et sans lesquels celle-ci ne saurait être. Les autres manifestations sont plus ou moins accidentelles, temporaires et accessoires, elles sont une conséquence directe ou éloignée de l'acte constitutif, mais elles ne lui sont pas essentielles, ne traduisent pas la constitution même de la maladie, n'appartiennent pas à l'unité affective simple ou composée qui régit le tout. Telle est la vraie pensée de Barthez. F. Bérard s'efforçait déjà de la rétablir dans sa pureté souvent altérée. « Il (Barthez) n'entendait point par élé-



ments, tous les symptômes des maladies, comme on le croirait d'abord en étudiant superficiellement sa doctrine. Tous les symptômes qui tiennent à l'effet immédiat de la cause de la maladie, tous ceux si nombreux qui ne sont que le résultat de la sympathie, n'étaient point éléments pour lui. Il ne désignait par ce mot que ceux qui se liaient à la synergie, qui se rattachaient à une modification active de l'organisme, qui concouraient à la formation de la maladie, et dont l'ensemble constituait sa nature. Pour bien saisir cette différence, il faut connaître sa distinction fondamentale de la synergie et de la sympathie, à laquelle il donnait la plus grande importance, soit en physiologie, soit en pathologie. »

Telle est, exposée par son plus éloquent interprète, la conception de Barthez des éléments morbides, et l'on se sent pris d'un regret profond qu'après ce tableau, tracé de main de maître, M. Chauffard n'ait pas cru devoir descendre des hauteurs de la spéculation aux régions plus modestes de la pratique. Il le devait, il le devait plus qu'un autre, ce nous semble, parce que, partisan déclaré de l'introduction de la philosophie dans l'étude de la médecine, il était, plus que tout autre, engagé à se soumettre à ses lois.

La conception Barthézienne de la vie, de la maladie et des éléments, car ces idées sont connexes, est-elle une de ces vérités éclatantes, une vérité *a priori*, qu'on



appelle axiome ? Je ne crois pas qu'il y ait un croyant assez osé pour l'affirmer. En est-il, je reste, sans qu'il soit besoin de le dire, sur le terrain des choses profanes, en est-il, dis-je, en dehors des sciences mathématiques ? Non.

C'est donc une hypothèse. Or, le savant auteur auquel nous répondons, sait mieux que nous à quelles conditions les hypothèses sont admises dans les sciences ; il sait mieux que nous qu'à moins de les rejeter dans la classe des hypothèses *in-vérifiables*, il faut qu'elles descendent dans les faits pour les expliquer et les classer ensuite. S'il en était autrement, elles ne mériteraient plus même le nom d'hypothèses, et il conviendrait, comme le fait observer M. Littré, de leur donner celui d'*artifice logique*, « qui empêcherait d'être exposé à se méprendre et à croire que des conceptions qui ne cessent jamais d'être de simples vues de l'esprit, répondent à quelque chose de connu objectivement.

Dans les sciences spéculatives, de telles hypothèses étant sans danger, peuvent bien être admises, mais, comme le fait observer un des meilleurs esprits de l'école de Montpellier, il ne saurait en être ainsi dans une science d'application et qui a, pour soutien et pour but, l'homme. « N'oublions jamais, dit Bérard, (et gardons-nous de rougir de ce qui fait notre gloire), qu'il doit agir en artiste : ici la connaissance doit tou-



jours se rapporter à l'action ; le malade ne veut être observé que pour être soulagé ou guéri ; toute méthode qui n'irait pas directement à ce but, tromperait à la fois les vœux du malade souffrant et du médecin philanthrope, pourrait servir à la médecine science, mais non pas à la médecine pratique. Dans un système médical, fait d'après la méthode dont nous venons de donner une idée générale, l'on ne sort jamais des phénomènes sensibles, l'on ne fait que les arranger, ces phénomènes, d'après des comparaisons légitimes et complètes ; on se garde bien de se perdre dans la recherche de leurs causes intérieures et cachées ; le médecin praticien n'en a pas plus besoin pour diriger son action sur les maladies que le chimiste n'a besoin de connaître la nature intime et l'essence de l'oxygène, de l'hydrogène, etc., pour opérer sur ces corps ; comme lui, le médecin connaît les caractères sensibles qui manifestent la présence de chaque élément et les agents qui le modifient ; il ne veut ni ne peut en connaître davantage. Telle est la médecine des faits et des choses : toute autre n'est au fond que la médecine des idées et des hypothèses. La méthode à employer dans la médecine doit être d'autant plus rigoureuse que l'erreur y est plus funeste et plus facile. Un médecin honnête homme ne doit jamais jouer la vie de ses semblables sur des hypothèses, quelles qu'elles soient. »



VI

J'aurais voulu emprunter au fondateur de la doctrine, à Barthez lui-même, l'application qu'on pouvait faire de ses doctrines à la pratique médicale, mais, comme le fait observer Bérard, son esprit altier ne put se traîner sur les détails indispensables de l'observation clinique. Il présenta sa doctrine d'une manière trop générale ; il n'insista pas assez sur les histoires exactes de maladie, pas même dans son traité particulier des maladies gouteuses, qui n'est peut-être, par cette raison, qu'un magnifique programme du plus bel ouvrage qui ait été connu en médecine pratique. D'ailleurs Barthez appliquait à la doctrine des éléments sa théorie physiologique. Nous ne décidons pas ici jusqu'à quel point cette théorie était fondée ; mais nous établissons que, par cela seul, ce grand homme ouvrait la porte à toutes les hypothèses qu'il semblait vouloir proscrire, et ne faisait peut-être que changer les erreurs.

Heureusement pour nous, la doctrine des éléments morbides de Barthez ne devait pas rester indéfiniment dans le domaine de la spéculation, et parmi les nombreux disciples qu'il a faits, qu'il me soit permis d'en choisir un, celui qui, laissant de côté toute dis-



cussion sur la doctrine, la considère comme un dogme et un symbole; je veux parler de M. Quissac, professeur agrégé à la faculté de médecine de Montpellier. Son livre est intitulé ; *de la doctrine des éléments* et en sous-titre, comme pour mieux en marquer le but : *et de son application à la médecine pratique*. Je le choisis encore parce qu'il serait difficile à coup sûr d'en trouver de plus convaincu de l'excellence de la doctrine: Écoutons plutôt ce qu'il dit dans la préface de son livre : « ramener à quelques modes morbides généraux tout ce qu'il y a de plus important en médecine pratique, savoir : les fièvres, de quelque nature qu'elles soient ; la fluxion et ses diverses espèces, les maladies nerveuses et leurs nombreuses variétés, tel est le but que nous nous sommes proposé.... »

Ces modes morbides constituent ce que nous appelons éléments ou affections élémentaires. Ce sont ces éléments qui, soit dans leur isolement, soit dans leurs associations, forment toute la classe des fièvres idiopathiques, symptomatiques, concomitantes, qu'elles soient communes ou insolites ; ce sont ces éléments qui constituent et la fluxion et les maladies nerveuses.

Voilà tout ce que la médecine a de plus capital réduit à quelques modes morbides tellement répandus et fournissant des indications tellement précises, qu'il n'est presque pas de maladie dont ils ne donnent la clé et qu'ils ne fassent reconnaître et traiter



avec *une précision rigoureuse, presque mathématique.* » Et nous osons parler à Paris de médecine exacte !

Après cette affirmation, il était bien permis à l'auteur de s'adresser ce double compliment, au début et à la fin de son livre.

« La doctrine des éléments que nous avons adoptée a pour nous cet avantage immense qu'elle réduit ces éléments à un nombre très-limité.... elle forme la base la plus solide, la plus vraie, la plus simple, la mieux définie que l'on ait jamais donnée à la médecine pratique. Le résultat, on le voit, est considérable. » Est-il atteint? L'auteur répond : « Il nous paraît que nous y avons réussi. » Le lecteur jugera.

## VII

M. Quissac divise les affections en deux grandes classes : les *affections élémentaires* et les *affections spéciales non élémentaires*. Nous n'avons à nous occuper que des premières.

Procédant par affirmation, ainsi que doit le faire tout auteur convaincu de la bonté de sa cause, l'auteur pose d'abord cet axiome : « le nombre des éléments morbides est précis. » Il y en a onze, ni plus ni moins. Ces éléments sont :



L'élément fièvre.

- Inflammatoire.
- Catarrhal.
- Bilieux.
- Muqueux.
- Adynamique.
- Ataxique.
- Malin.
- Périodique.
- Nerveux.
- Fluxionnaire.

N'en cherchez pas d'autres, il n'y en a pas. Là, comme devant ce grain de sable qui fait reculer l'immense océan, se sont arrêtées les manifestations morbides par lesquelles la nature omnipotente accuse les affections du principe vital. Quant à demander à l'auteur pourquoi il y en a onze, plutôt que dix ou douze, il n'y faut pas songer, nous n'aurions pas de réponse. Proxagoras avait bien admis onze humeurs ; nous les avons mentionnées, et personne ne s'est avisé de lui en demander la raison. Force nous est donc de nous en tenir à ce chiffre, libres toutefois de songer à l'influence des nombres du philosophe de Samos, ou aux cinq principes générateurs, aux *Entia* de Paracelse qui pouvaient déterminer cinq espèces d'hydropisies, cinq espèces de fièvres, cinq espèces d'ictère, etc.



Il y a donc onze éléments morbides, onze affections élémentaires qui, isolément, ou réunis par deux, ou par trois, rarement par quatre, vont constituer toutes les affections ; et, transportés de cent ans en arrière, nous allons voir reparaître ces appellations, que nous croyions enfouies à tout jamais dans cette immense fosse où Broussais, Prost, Bretonneau et Chomel (pour ne citer que les morts), avaient jeté ces restes d'une vieille médecine, de fièvres catarrhales-pu-trides, catarrhales-nerveuses, rémittentes bilieuses inflammatoires, rémittentes bilieuses ataxo-adi-namiques ; on se croirait revenu aux temps de la pyretologie de Selle, ou de la fastidieuse *nosologie méthodique* de Sauvages.

### VIII

Voyons cependant si ces éléments répondent aux exigences de la *doctrine* et s'ils résistent à la critique. Que doit être un élément dans la conception barthésienne ? Une affection du principe vital constitutive de la maladie. Il incombait donc à M. Quissac de démontrer que chacun de ses éléments répondait à la condition obligée de tout élément, d'être une affection élémentaire du principe vital, sous peine de s'entendre accuser d'avoir gratuitement inventé ses



onze collections de symptômes, qu'il décore du nom d'éléments ; or, il ne l'a pas tenté un seul instant ; de sorte que celui qui veut se faire une idée exacte de la doctrine des éléments comme elle est comprise et enseignée à Montpellier, se trouve dans un embarras extrême.

Tout à l'heure, nous regrettions que M. Chauffard, après avoir dogmatiquement tracé la théorie des éléments n'en eût fait aucune application pratique, et maintenant, à l'autre extrémité du système, nous avons à regretter que M. Quissac, admettant ses éléments à la libre pratique, si je puis ainsi dire, ait négligé, qu'il n'ait pas cru qu'il était de son impérieux devoir, de montrer qu'ils répondent à toutes les exigences de la doctrine de ses maîtres.

S'il l'eût fait, une première question se serait présentée à résoudre : ces éléments sont-ils primitifs ? Au delà d'eux ne peut-on pas trouver une manifestation de l'affection du principe vital plus élémentaire, plus protopathique ? Vos éléments sont-ils irréductibles : ne sont-ils pas de seconde ou de troisième main ? Ne sont-ils pas des groupes de fantaisie, créés par votre imagination ? Voilà ce qu'il fallait prouver, voilà les questions auxquelles il fallait répondre.

Je ne veux pas renouveler ces questions pour chacun des éléments qui sont contenus dans le livre de



M. Quissac ; mais je ne puis m'empêcher d'en regarder quelques-uns d'un peu près, pour montrer que les objections que je soulève sont sérieuses et ne sont l'œuvre ni d'un esprit inquiet ni d'un adversaire querelleur.

Prenons, si vous voulez, l'élément muqueux. Est-il affection essentielle et primitive? Voici ses caractères, tels que je les trouve dans l'ouvrage que j'examine : la pâleur et la bouffissure de la face ; les yeux tristes ; de la céphalalgie, le plus souvent *occipitale* ; l'haleine fétide ; la langue large et souple, recouverte d'un enduit muqueux blanchâtre ; une salivation abondante ; souvent des aphtes ou de petits ulcères de la bouche ; des régurgitations de matières qui causent de l'ardeur à la gorge ; de la pesanteur à la région épigastrique ; des borborygmes, de la constipation ou une diarrhée séreuse ; un pouls qui, avec de la fréquence, est remarquable par sa mollesse, son défaut de résistance.

Dans cette longue énumération de symptômes, je ne dois voir, dites-vous, qu'un mode de l'affection du principe vital, qu'une altération primitive, essentielle ; et s'il me plaisait de voir, là, une altération de la sécrétion des glandes mucipares du tube intestinal, ici, des glandes salivaires, que cette altération soit le fait de l'irritation ou de tout autre procès morbide ; et d'affirmer que cette hétérocrinie produit les phé-



nomènes que vous mettez tous sur le même plan pour en tracer le tableau de votre élément muqueux ; fétidité de l'haleine, abondance de la salive et des produits muqueux, qu'auriez-vous à me répondre ? Si je disais qu'à bien considérer les choses, il n'y a pas là une affection générale, mais un simple trouble sécrétoire, localisé dans des glandes congénères, qu'auriez-vous à me répondre ? Ne serait-ce pas placer au-dessus de votre groupe symptomatique une lésion plus élémentaire et plus représentative, si je puis ainsi dire, de l'affection du principe vital ?

Et votre élément bilieux résisterait-il davantage à la critique ?

Croyez-vous bien réellement que ce soit une affection du principe vital ? Vous admettez bien, je suppose, que ce qui caractérise et provoque cet élément, c'est la bile. Où se forme la bile ? dans le foie ; par conséquent, avant de devenir une affection à symptômes disséminés et multiples, votre élément a commencé par être un simple trouble de sécrétion. Avant d'avoir un état bilieux, nous avons eu une hypercristinémie.

Et l'élément nerveux, qui comprend la douleur, l'éréthisme, le spasme et les lésions de la sensibilité spéciale, remplit-il mieux les *desiderata* de la doctrine ?

Les éléments, répétons pour la centième fois, sont





pour vous un état morbide général, et voici que je trouve considérés comme éléments nerveux, comme affections élémentaires, comme états morbides généraux élémentaires, puisque tous ces mots sont synonymes : la névralgie frontale, l'intercostale, la convulsion d'un muscle ou d'un organe creux, les palpitations, le tintouin, la berlué ! Ce sont là des états morbides généraux ? Mais alors de deux choses l'une : ou les mots ont changé de signification, ou nous sommes trop pauvres d'esprit pour comprendre une pareille doctrine.

Et pourtant, je crois que cette dernière supposition, tout à mon désavantage, n'est pas exacte et voici pourquoi : c'est qu'à propos de l'élément fluxionnaire, notre auteur hésite à le placer comme tel dans sa nomenclature et qu'après cette hésitation, il se décide enfin à le faire. Cette évolution ne trahit-elle pas que tout n'est pas certitude dans cette doctrine, et ne suis-je pas, dès lors, en droit, en passant par cette brèche que m'ouvre mon adversaire, de soutenir qu'il eût bien fait d'hésiter à faire de l'élément nerveux une des unités de ses onze éléments ?

Examinons à son tour cet élément fluxionnaire, cause de tant de perplexités. En voici la définition : la fluxion est une congestion sanguine, humorale ou mixte, qui donne lieu à des lésions locales de formes et d'aspect variés ; ces formes sont tantôt une tumeur,



tantôt une congestion des tissus, un flux sanguin, séreux, mucoso-séreux ; ce sont des tubercules, etc. Il y a un *etc.* gros de promesses, et pourtant c'était assez comme cela. Et maintenant, qui *potest capere capiat*, pour moi, j'y renonce.

Et l'élément malin... mais je m'arrête et j'hésite à prolonger cette critique, lorsque je lis l'assurance candide avec laquelle l'auteur, heureux de l'établissement de ses onze éléments morbides, nous affirme les merveilles de sa thérapeutique. C'est de la médecine simplifiée, c'est plus encore, c'est de la thérapeutique réussie.

## IX

Voyez plutôt : avez-vous affaire à l'élément inflammatoire, saignez ; il passera à l'état de fièvre simple ; est-il concomitant d'un érysipèle, d'une scarlatine, d'une variole, saignez encore. « Nous trouvons, car il faut citer ces choses-là, nous trouvons parfois l'élément inflammatoire dans la forme, concomitant des affections spéciales non-élémentaires, telles que le rhumatisme, l'érysipèle, les exanthèmes, etc. C'est sur l'existence de cet élément que sont prises les indications principales, celles que donnent les affections non élémentaires ne viennent qu'en seconde



ligne. Et la spécificité que devient-elle, dans votre doctrine? Comment, c'est l'élément inflammatoire qui prime les indications dans des maladies telles que la variole, la rougeole, la scarlatine ou la syphilis?

Et ce dogme hippocratique de la nature médicatrice, auquel l'école tient du plus profond de ses entrailles et qu'à toutes les époques les *téléologues* ont considéré comme une révélation, est-il plus respecté? S'il est un cas où la maladie puisse être envisagée comme un acte destiné à chasser une humeur peccante hors de l'organisme, c'est la variole. Voilà un virus, il est introduit dans l'économie, la fièvre s'allume, et après deux ou trois jours, on voit éclater à la périphérie du corps une éruption de boutons qui renferment ce même virus introduit tout à l'heure dans l'individu. Il semble bien qu'il y ait là une trilogie dans laquelle chaque partie a un rôle bien déterminé, convergeant toutes ensemble vers un même but. Or qu'arrive-t-il? la fièvre s'allume; la fièvre, ce feu intérieur destiné à faire subir, par des procédés culinaires transcendants, à la matière crue cette coction nécessaire qui doit précéder son évacuation; et vous soufflez dessus! et vous dites que cet élément est le principal, qu'il faut l'attaquer le premier, que lui seul fournit les indications de premier ordre et que les autres, celles qui sont fournies par l'affection spéciale



non élémentaire, par ce qui fait, en d'autres termes, la variole, la rougeole, ou la scarlatine, ne viennent que bien loin après.

Et l'unité morbide, cet autre article de foi, sort-elle vivante et sans atteinte de votre confection des éléments ?

Qui peut mieux faire croire à l'unité dans la maladie que la présence d'une cause toujours la même, toujours adéquate à elle et toujours suivie des mêmes modifications morbides ? Et s'il en est ainsi, n'est-on pas forcé de s'adresser, quand cela est possible, à l'élément générateur, primitif, pour éteindre les manifestations secondaires qu'il provoque ? Eh bien, c'est tout le contraire que vous faites, quand vous proclamez que les indications fournies par les affections spéciales non élémentaires ne sont que des indications de seconde main. Vous voyez bien que vous ne croyez pas à l'unité.

## X

Mais continuons la revue de cette thérapeutique, quasi mathématique fournie par la possession des éléments morbides ; aussi bien cette doctrine n'est-elle établie qu'en vue de celle-là. Pour l'élément bilieux on fait vomir et l'on purge ; on purge et l'on fait



vomir pour l'élément muqueux; ici rien de neuf, c'est de la médecine usuelle; mais voici où est le triomphe de la doctrine et de l'art.

Nous connaissons tous la gravité formidable de ce groupe symptomatologique auquel on a donné le nom d'ataxie, et celle plus formidable encore de ce qu'on a métaphoriquement appelé la malignité; eh bien, on les voit disparaître en deux fois vingt-quatre heures par l'emploi des bols camphrés et nitrés et par la résine de quina, et ces éléments sont bien ceux que nous connaissons. En voici la description : l'ataxie se caractérise par une céphalalgie intense ou bien du délire, l'altération des traits du visage; des narines pulvérulentes, une langue sèche, grillée; la soif nulle le plus souvent, des urines rares, supprimées parfois; une peau chaude et sèche, un pouls plus ou moins fréquent, peu développé, peu consistant. Maintenant, voici le tableau de l'élément malin. Il s'accuse par une lésion profonde des forces de la vie et par un défaut de synergie; des symptômes dont les uns sont très-graves, tandis que les autres, ceux qui constituent surtout la fièvre, sont légers et même nuls; et ce défaut de synergie est bien plus prononcé que dans l'élément ataxique. Ainsi, tandis que la température de la peau sera normale ou à peu près normale, que le pouls sera naturel ou bien, plus lent que de coutume, que la langue elle-



même pourrait faire croire à l'état de santé le plus complet, on observera une altération profonde du visage, une céphalalgie intense avec du délire, un accablement singulier, des lypothymies, une anxiété précordiale extrême, des soubresauts des tendons, des mouvements automatiques, des urines nulles ou sanguinolentes, des pétéchie, etc. Bien que la langue soit quelquefois à l'état normal, on la voit plus souvent sèche et noirâtre. »

Voilà les terribles symptômes que l'on dompte et terrasse en peu de jours. Est-ce croyable ? En face de pareils résultats que nous n'obtenons pas sur les bords de la Seine, l'auteur n'aurait-il pas dû, par sentiment de bonne confraternité, s'écrier, en imitant Baglivi : *Scripsi sub caelo Monspeliaco*. Mais aussi, pourquoi n'avons-nous pas une doctrine des éléments qui simplifie à ce point, à la fois, la médecine et la thérapeutique ?

## XI

Nous venons d'exposer une des applications de la doctrine des éléments écrite sous l'inspiration des idées régnantes à l'école de Montpellier et sortie de l'enseignement de Barthez. Elle est l'émanation la plus pure de la conception de l'illustre chancelier, et



j'ajouterai, une restauration de la pensée du maître. La doctrine, telle que l'avait imaginée Barthez, ne tarda pas, en effet, à subir des altérations, aux lieux mêmes où elle avait pris naissance. Il est impossible de ne pas constater des différences notables entre la doctrine des éléments telle que l'a professée Barthez et celle que Bérard tenta d'y substituer. Que dit en effet, l'auteur des *nouveaux éléments de la science de l'homme* : que les éléments sont les affections du principe vital constitutives de la maladie ; qu'ils sont les parties d'un tout, qui reste un, tout en étant décomposable en plusieurs éléments. Telle n'est pas la manière de voir de Bérard. Je nomme, dit-il, élément une affection simple et essentielle, la maladie. Si celle-ci présente deux ordres de causes, deux ordres de symptômes, deux sortes de méthodes curatives, elle n'est plus simple, c'est une maladie composée ; il n'y a plus à proprement parler, une maladie unique, mais il y en a deux. On le voit, le dogme de l'unité morbide sépare ces deux conceptions de l'élément morbide.

Mais ce n'est pas la seule différence, croyons-nous. Tandis que Barthez et Quissac, ainsi que nous venons de le voir, tirent leurs éléments des manifestations symptomatiques de l'affection, Bérard, élargissant les bases de son analyse, les emprunte à toutes les circonstances qui environnent la maladie. Guidé par cette pensée, il porte successivement ses investiga-



tions sur les symptômes, les causes, le traitement, et demandé aux théories pathologiques et physiologiques l'explication des manifestations morbides, pour les grouper ensemble, et les subordonner les unes aux autres, afin d'élever à la dignité d'élément, celles qui commandent, appellent autour d'elles, ou provoquent les autres. Par l'application de cette méthode analytique, si large, qu'elle a été à peine dépassée par les adversaires les plus radicaux de la doctrine Barthézienne, il est arrivé à constituer les trente éléments dont les noms suivent: Douleur, spasme, pléthore, fluxion, phlogose, éréthisme, état bilieux, état saburral, état putride, adynamie, malignité, lésions des facultés morales, lésion de la volonté ou des affections, état rhumatismal et catarrhal, état gouteux, état herpétique, état scrofuleux, état rachitique, état cancéreux, habitude, présence des corps étrangers, changement dans la composition des tissus, resserrement de tissu, relâchement de tissu, continuité vicieuse ou réunion d'organes contre nature, solution de continuité, solution de continuité avec perte de substance, privation d'organe.

Nous avons déjà rencontré un certain nombre des éléments de Bérard dans l'ouvrage de M. Quissac, nous ne renouvelerons pas la critique que nous en avons faite; mais est-il possible de dire que pour les autres, il soit resté fidèle aux principes de l'école? Je



crains bien que non ; et il me semble que nous sommes bien loin de ces affections simples et essentielles du principe vital qui sont le fond de la conception des éléments dans le système vitaliste ; et que je n'avais pas tort d'appeler Bérard un hérétique, hérétique malgré lui peut-être ; peut-être hérétique à son insu. Un sens juste et pratique, ennemi des spéculations et des hypothèses, l'empêcha de se perdre dans les idées générales et vagues , dans les abstractions chimériques, comme il n'arrive que trop souvent, dès que l'on ne se tient pas fortement attaché aux faits particuliers. « On ne saurait trop le répéter, dit-il, les bonnes histoires de maladie doivent être le fondement de toute véritable analyse médicale. »

Avec de semblables idées, on est loin des systèmes aventureux ; aussi a-t-il pu dire, en résumant son exposition des éléments : le système de médecine pratique que nous venons de faire connaître ne paraît-il pas propre à réunir tous les temps, toutes les opinions, toutes les écoles ?

## XII

Nous venons de voir les résultats de l'analyse appliquée aux maladies sous l'empire de l'idée vitaliste pure ou plus ou moins altérée. Il nous reste à pour-



suivre cette étude, sur le terrain où l'ont placée les écoles divergentes.

La recherche des éléments morbides au point de vue doctrinal n'a pas joui autour de nous d'une grande faveur. La plupart des auteurs qui se sont occupés de pathologie générale sont muets à cet égard. Cependant un d'eux, M. Bouchut, en marque la place dans son traité, et se rallie aux idées de Bérard. Mais je dois signaler d'une façon toute spéciale un des professeurs de cette école, qui, reprenant en sous-œuvre cette question, a su la rajeunir et l'adapter aux exigences de la science médicale moderne. A-t-il poussé la réforme jusqu'au bout? C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

Par *élément prochain* des maladies, dit l'éminent auteur, M. Monneret, il faut désigner tout état morbide local ou général primitif, non décomposable en un ou plusieurs actes morbides, et qui entre comme partie constituante de la maladie, quel que soit son siège. Cet élément est 1° lésion du solide; 2° lésion du liquide; 3° lésion de propriété vitale. Il doit être idiopathique, irréductible en une autre lésion ou en un trouble fonctionnel.

Voilà bien, ce me semble, ce qu'on doit entendre par élément : Par dessus toutes, cette définition a le mérite d'être claire, ce qui me paraît la première condition que doivent rechercher dans leurs écrits



ceux qui ont l'honneur de tenir une plume et de parler aux autres ; elle donne au mot élément sa signification usuelle et traditionnelle, et fait de celui-ci une partie toujours adéquate de la maladie.

On devine les critiques qu'une semblable conception de l'élément devait soulever ; mais, comme, à tout prendre, elles ne sont pas autres que cette interminable dispute de l'idée qu'on doit se faire de la maladie, j'avoue qu'elles me touchent peu ; aussi bien l'auteur y avait répondu d'avance dans les lignes suivantes : « On a prétendu que la lésion de structure et de fonction ne représente pas la maladie tout entière, pas plus que la structure des organes et les fonctions ne peuvent nous faire comprendre la vie ; des esprits subtils, croyant interpréter les faits, ont placé à côté du principe vital un autre principe antagoniste entrant en lutte avec lui, et donnant lieu à l'ensemble des phénomènes qui caractérisent la maladie. Quelques-uns ont considéré celle-ci comme un effort de la nature destiné à expulser une cause, un principe morbifique ; les autres, comme une réaction de la vie, soit locale, soit générale, contre une lésion, un obstacle, un trouble ; celui-ci, une réaction accidentelle de l'organisme contre une cause de trouble (Reil). Mieux vaut s'abstenir que de proposer de pareilles définitions. Bien loin de nous éclairer sur la



valeur des choses, elles nous éloignent de la vérité, et nous font perdre l'observation pure et simple des phénomènes morbides. » Ou encore, dans ce passage, lorsque après avoir rappelé cette belle pensée de Bacon : les sciences sont autant de pyramides dont l'histoire et l'expérience sont l'unique base, et l'étage le plus voisin de la base est la physique et le plus voisin du sommet la métaphysique, il ajoute : « Sachons assigner pour siège à la médecine cette zone modeste et sûre que Bacon place en bas de la pyramide. Gardons-nous d'élever la pathologie générale jusqu'à cette région qui en occupe le sommet, et qui a l'inconvénient d'être placée trop près des nuages. Si nous voulons rendre à la pathologie générale la faveur dont elle est digne à tant de titres, et qu'elle a perdue, cessons d'y disserter sur la vie, les forces, la causalité, la nature, l'âme, renonçons à une métaphysique obscure qui ne convient, fort heureusement aujourd'hui, qu'à un petit nombre d'hommes. »

Voici l'énumération des éléments admis par notre savant professeur. Ils forment la base de la pathologie entière.

« I. *Éléments prochains consistant dans un trouble des propriétés vitales.* 1° *Irritabilité* : sthénie, asthénie, ataxie, sympathie; 2° *Contractilité* : spasme, paralysie; 3° *Sensibilité* : hyperesthésie,



anesthésie, douleur ; 4° *Troubles de l'intelligence* : délire.

« II. *Éléments prochains consistant dans une altération du sang* : pléthore, anémie, défibrination, perte d'albumine, altération du sang par les virus, les poisons, les venins.

« III. *Éléments prochains consistant dans une lésion simultanée des liquides et des solides* : état puerpéral ; pyémie, état typhoïde, bilieux, scrofuleux, rhumatismal, gouteux.

« IV. *Éléments prochains consistant dans une altération locale commune à tous les solides* : 1° *Lésion de calorification* : fièvre ; 2° *Lésion de circulation* : hyperémie, anémie, inflammation, hémorrhagie ; 3° *Lésion de sécrétion* : hydropisies, hétérocrinies, acrinie ; 4° *Lésion de nutrition* : hypertrophie, atrophie, ulcération, induration, ramollissement, gangrène ; 5° *Formation d'un produit morbide homologue ou hétérologue* ; tubercule, cancer. »

Cette analyse des éléments est conforme aux principes que M. Monneret professe sur la maladie ; comme dans celles-ci, on y trouve des lésions des forces vitales, des lésions du solide et des lésions des liquides. A cet égard, il me semble que l'éminent professeur est inattaquable ; est-il de même dans l'établissement de chacun d'eux ; en un mot, chacun d'eux est-il un état morbide primitif, idiopathique et



irréductible ? M. Chauffard ne l'a pas pensé, et voici comment il s'exprime à ce sujet.

Après avoir cherché à montrer que ce n'est ni dans les lésions matérielles, ni dans les troubles fonctionnels des propriétés vitales qu'il faut chercher les éléments morbides, mais bien dans la vie troublée ; il s'écrie : « Qu'arrive-t-il lorsqu'on méconnaît les conditions essentielles de ces recherches ? C'est que les prétendus éléments primitifs et indécomposables se dérobent et fuient éternellement dans le milieu physique où on les poursuit. Ils n'y sont pas, on ne saurait les y trouver. Il n'y a pas de lésion ou de trouble fonctionnel irréductible ; l'arbitraire seul et les hypothèses gratuites l'affirment ou l'imaginent. Quels sont, en effet, la lésion, l'état, le trouble organique, si simples qu'ils soient, qui ne puissent se décomposer en d'autres ? Le scalpel, le microscope, les réactifs ne décomposent-ils pas tous les jours des lésions de solides et de liquides, regardées auparavant comme simples ? Comment fixer un point d'arrêt dans l'analyse d'une lésion quelconque, puisqu'il sera toujours possible de remonter au delà, d'analyser encore le dernier résultat analytique ? Qui dira où est l'élément dans ce milieu ascendant ou descendant ? Sur quelle donnée certaine affirmera-t-on que l'élément n'est ni en deçà, ni au delà, qu'il est là ? La chimie a ses corps simples, nous ne saurions



avoir nos lésions simples. Dans le premier cas, l'analyse trouve devant elle une infranchissable barrière; dans le second, l'analyse peut marcher sans repos, sans frein et sans guide, car la barrière qui l'arrêterait, est dans ce milieu des spontanités vivantes où l'organicisme ne sait pas entrer. »

L'argumentation est pressante et je ne vois pas comment on pourrait y répondre.

### XIII

J'ai exposé du mieux que j'ai pu les côtés divers, les aspects les plus saillants, sous lesquels s'est montrée jusqu'ici la doctrine des éléments morbides. J'ai fait voir les défauts inhérents à ces conceptions opposées, assumant sur moi la critique de l'une d'elles, et laissant à une main plus autorisée que la mienne le soin d'attaquer l'autre.

De cet examen, il me semble résulter ce fait, que quel que soit le point de vue où l'on se place, on se trouve arrêté dès les premiers pas par un double écueil, celui de ne pas monter assez haut, ou de ne pas descendre assez bas dans l'analyse des manifestations morbides.

Pour éviter cet achoppement, il fallait, ce me semble, briser hardiment avec les inspirations de l'é-



cole vitaliste, et puisqu'on ne voulait pas accepter sa notion de la maladie, on ne pouvait ni de près, ni de loin, envisager l'élément morbide comme le faisait la conception barthézienne.

C'est ce qu'a compris le professeur Forget, de Strasbourg. Esprit logique, hardi et indépendant, il a su et il a osé. Il a exposé sa doctrine dans son traité, *des principes de thérapeutique générale et spéciale* qu'il présente comme le produit de quarante années d'études et comme l'œuvre d'un vieux praticien. Mais, à l'ardeur de ses convictions, à la vivacité de ses attaques contre les idées qu'il combat, on sent que chez lui l'esprit n'a pas vieilli, et qu'il est ouvert à toutes les connaissances modernes. Fouquet disait en parlant des théories nouvelles de son temps : « Ce sont de jeunes personnes et me voilà devenu si vieux, que ce n'est pas la peine de faire connaissance avec elles » ; en lisant le livre du savant professeur, on voit bien qu'il est loin d'être de l'avis de l'auteur du *Traité du pouls*.

#### XIV

Voici dans quels termes M. Forget expose ses opinions. « La maladie, en général, est un phénomène



complexe, un ensemble variable et mobile d'éléments ou d'états organiques et fonctionnels.

Au point de vue de la pathologie, nous donnons le nom d'élément à tout phénomène appréciable entrant dans la composition d'une maladie.

Bien que les symptômes constituent les éléments les plus nombreux et les plus importants des maladies, les autres parties du drame morbide constituent bon nombre d'éléments d'une grande importance en application comme en théorie : tels sont les causes, la marche, la durée, les terminaisons et même les résultats thérapeutiques. Ce n'est pas là compliquer et embrouiller la science, comme on l'a prétendu ; c'est accepter les faits tels qu'ils se produisent journellement dans la pratique.

Tous ces éléments n'ont pas une valeur égale, comme on a pu le croire ; il est des éléments *simples*, tels que la chaleur, le froid, la rougeur, la pâleur, l'excès ou le défaut du volume normal, la douleur ou la torpeur, le spasme ou la paralysie, la continuité, l'intermittence, etc. Il est des éléments *complexes*, tels que l'élément inflammatoire qui comprend les éléments simples, irritation, congestion, infiltration plastique, rougeur, chaleur, tumeur, douleur ; et l'élément fièvre qui comprend les éléments simples : fréquence de pouls, chaleur, continuité, périodicité, etc.



Il est des éléments réputés *primitifs*, c'est-à-dire desquels on en fait dériver d'autres : tel est encore l'élément inflammation duquel dérivent les éléments suppuration, ulcération, fièvre, etc.

Il est des éléments *secondaires*, tels que les éléments fièvre, douleur, spasme, paralysie, faiblesse, délire, hydropisie, etc., etc., en tant que ces éléments sont liés à des lésions antécédentes et appréciables.

Il est des éléments *propres*, c'est-à-dire qui appartiennent à la maladie même, tels sont les éléments : toux, râle crépitant qui caractérisent la pneumonie.

Il est des éléments *accessoires* ou conjoints, c'est-à-dire sans rapports essentiels avec la maladie principale : tel est l'élément pleurésie compliquant l'élément tubercule pulmonaire ; l'élément endocardite compliquant l'élément rhumatisme ; l'élément hydropisie compliquant l'élément obstacle circulatoire, etc.

Il suffit de ces quelques définitions pour faire comprendre, dès le début, que notre doctrine n'est pas, comme on l'a dit, la glorification de l'empirisme pur et de la vieille médecine des symptômes ; car nous reconnaissons la subordination des éléments. Seulement nous proclamons comme principe résultant forcément de l'observation, que les éléments d'une maladie donnée, quoique formant une phalange disciplinée, soumise aux lois de la hiérarchie, peuvent



cependant manifester parfois une puissance individuelle, et réagir les uns sur les autres, en dehors des règles ordinaires de la subordination. C'est ce que n'ignore aucun praticien, et ce que nous démontrons par de nombreux exemples.

Les éléments morbides font partie intrinsèque de la pathologie générale et entrent naturellement dans les divisions du cadre nosographique ; ainsi :

Il existe des éléments *étiologiques* empruntés aux causes des maladies, dont tous les auteurs proclament l'importance au point de vue pratique. L'élément étiologique est *hygiénique*, *constitutionnel* ou *morbide*, comme les causes qu'il représente.

Il existe des éléments *symptomatiques* divisés en *organiques* et *fonctionnels*. Les éléments *organiques* ou *anatomo-pathologiques* sont les lésions matérielles de l'économie.

Les particularités d'*organe*, de *tissu* spécial, de *siège*, de *rappports* sont des éléments capitaux dont nous sommes dispensés de démontrer ici l'importance. Nous dirons seulement, à l'égard de l'élément *tissu*, qu'en général on n'en tient pas suffisamment compte, et qu'en lui peut résider la spécialité de certaines maladies, quant à leur marche, à leur durée, et à l'influence des médicaments : telles sont, peut-être, l'arthrite rhumatismale, l'entérite folliculeuse, etc.



Quant aux éléments *lésions anatomiques* : congestion inflammatoire, suppuration, ulcération, gangrène, hypertrophie, atrophie, dégénérescences diverses, produits anormaux, tubercules, cancer, mélanose, calculs, entozoaires, etc., ce sont des éléments d'une telle valeur qu'ils sont la base de l'observation clinique et constituent dans leur ensemble une doctrine imposante, celle de l'organicisme, ou, plus exactement, du solidisme pur.

Il en est de même des *altérations des liquides*, non plus de ces altérations imaginaires ou du moins hypothétiques acceptées en partie par la doctrine de Montpellier, et sur lesquelles reposait l'humorisme ancien ; mais bien de ces altérations démontrées par l'observation directe, par le microscope, par les réactifs chimiques, et qui ouvrent un immense horizon devant l'humorisme moderne. Les éléments humoraux sont pour nous des éléments organiques. En effet, nous admettons autant d'éléments symptomatiques organiques qu'il y a d'altérations possibles dans les *solides*, les *liquides* et même les *impondérables* de l'économie : moderne trilogie qui forme la base de l'organicisme régénéré, tel que nous l'avons formulé tant de fois, à l'encontre de ceux qui s'obstinent à le considérer comme synonyme de solidisme.

Les éléments *fonctionnels* physiologiques, vitaux, etc, constituent la symptomatologie classique. Ces



éléments sont infiniment nombreux et variables selon les tissus, les organes, la nature de la maladie, ses degrés, ses périodes, ses complications, etc. De même que nous avons admis autant d'éléments organiques qu'il y a d'altérations appréciables dans les molécules constituantes de l'économie, de même nous admettons autant d'éléments fonctionnels qu'il y a de variations possibles dans les expressions fonctionnelles de tous les organes dans l'état de maladie.

## XV

Une déviation aussi complète de la doctrine des éléments morbides, telle qu'elle avait été comprise jusqu'à lui, ne pouvait manquer de soulever de violentes attaques contre M. Forget. C'était rompre, en effet, d'une façon complète avec les principes et leurs applications; et de la conception si savamment élevée par Barthez et son école, il ne restait plus rien.

Quelles sont les objections faites à cette manière d'interpréter les éléments? Elles me semblent se réduire à quelques chefs principaux, que je vais successivement examiner, en faisant ressortir, au point où je suis arrivé de mon travail, mes opinions et mes préférences.



Pour la dixième fois, nous voyons reparaître la question de savoir où doivent se placer la maladie et l'élément; mais, pour la dixième fois, nous devons négliger cet argument. Ce serait, en effet, tourner sans cesse dans le même cercle, sans pouvoir en sortir jamais. Dès lors, tout se réduit à ces termes : M. Forget est-il conséquent avec ses prémisses; ses éléments sont-ils de même ordre que sa maladie? Si la réponse est affirmative, le procès est clos sur ce point.

On a dit qu'entendre l'analyse comme l'a fait le professeur de Strasbourg, c'est englober sous le nom d'élément la médecine tout entière. C'est vrai; mais, ici encore, l'auteur est-il dans la logique des choses, et fidèle à l'idée qu'il se fait de la maladie? Si vous repoussez son point de départ, il est, désormais, impossible de s'entendre, et toute discussion ultérieure sur les éléments est oiseuse et sans but; que si, au contraire, vous l'acceptez, ne fût-ce qu'à titre provisoire, quand nous avons défini la maladie une lésion de la substance et des forces de l'organisme humain, peut-on nous reprocher, dans l'analyse que nous faisons de ce tout, d'aller en chercher les éléments constitutifs aussi loin que l'observation, l'étude patiente et l'ardente et louable curiosité qui nous pousse à arracher ses secrets à la nature, peuvent nous le permettre? Autant vaudrait reprocher au chimiste de ne



pas s'en tenir, dans ses analyses, à l'élément unique de Thalès, ou aux quatre éléments d'Empédocle.

Mais quelle est, dira-t-on, l'utilité d'une pareille recherche ? Connaitre : ce résultat serait-il seul atteint, qu'il ne devrait pas moins solliciter nos efforts. Mais il y a deux autres genres d'utilité à cette recherche poussée vers ces limites ; le premier, c'est d'apporter des matériaux dont un jour, qui sait, une main savante pourra se servir pour édifier la science médicale sur des bases solides, dont l'observation aura fourni les assises ; le second, plus immédiat, est de fournir, quoi qu'on en ait dit, des indications à la thérapeutique.

Quelle prétention ! s'est-on écrié. Demander à une lésion, à un symptôme, à un phénomène, de nous guider et de nous instruire dans l'application des remèdes, y songez-vous ? N'est-il pas insensé d'attaquer une maladie dans ses effets, au lieu de la poursuivre, comme nous, dans son essence. N'est-ce pas jusqu'à la vie, jusqu'au principe vital affecté qu'il faut faire remonter notre médication ? Or, ajoutent-ils comment concevoir le mode affectif du principe vital, si ce n'est par nos éléments morbides, qui ne sont autre chose que les affections constitutives de la maladie ? ce sont donc nos éléments, et nos éléments seuls qui fournissent l'indication thérapeutique. Les vôtres ne sauraient la donner. Voilà l'argumentation.



Je la présente en moins de mots : la maladie est une affection du principe vital ; les éléments sont les affections constitutives de la maladie ; donc, pour guérir une maladie, il faut s'attaquer aux éléments. C'est exact.

Mais, à notre tour, nous disons : la maladie est une lésion de structure et de fonctions ; les éléments de la maladie sont des lésions de fonctions et de structure ; donc nos éléments sont indicateurs. Ce qui me paraît non moins puissamment raisonné ; seulement, dans un cas, on avoue qu'on frappe l'organisme où on peut l'atteindre, dans ses conditions matérielles et sensibles ; dans l'autre, on a de plus hautes prétentions : c'est la vie qu'on atteint directement, qu'on modifie, qu'on ramène directement dans la voie de la santé, qu'elle avait abandonnée. Nous ne pouvons saisir qu'un corps, ils visent une force. »

## XVI

Mais, ajoute-t-on, si vos éléments fournissent les indications, comment satisfaire à la multitude d'indications qui en ressort ? Ce n'est plus qu'une médecine de symptômes que vous faites, et encore devient-elle impossible, si à chacun d'eux vous voulez porter remède.

Un pareil argument n'est pas sérieux, et ceux qui



le font savent bien qu'il n'est jamais entré dans l'esprit d'un médecin, pour si pauvre de sens qu'il fût, de combattre un à un tous les symptômes qu'il rencontre dans sa route.

Nous l'avons vu ; parmi les éléments, les uns sont primitifs, les autres secondaires ; les uns causes, les autres effets ; ceux-ci indiquant un danger sérieux, ceux-là sans grande influence sur l'ensemble de la maladie. Eh bien, que ferons-nous en ces diverses occurrences ? J'ai honte de le dire, tellement c'est chose banale ; nous attaquerons les premiers, dont la suppression entraînera celle des autres, et s'il n'y a, entre les différents symptômes, aucun rapport de causalité, aucune dépendance des uns vis-à-vis des autres, nous attaquerons celui ou ceux dont la disparition est la plus urgente. Oui, c'est là de la médecine de symptôme, et nous ne craignons pas de le confesser, nous en agissons ainsi, toutes les fois qu'il ne nous est pas permis de nous attaquer à la cause *présumée* (nous n'avons pas d'autre prétention que celle-là) de la maladie ; et en dehors des médications qu'on a décorées du nom de *spécifiques*. n'est-ce pas là avouée ou non la médication universelle ? Lorsque, dans une fièvre typhoïde, vous saignez à la première période, que vous administrez le camphre et le nitre à la seconde et le quinquina à la troisième, lorsque vous arrêtez les hémorrhagies intestinales par les hémos-



tatiques, les congestions pulmonaires par les vésicatoires, les gangrènes par les moyens appropriés, ne faites-vous pas de la médecine de symptômes?

Mais en veut-on une autre preuve, je la trouve dans le curieux et instructif rapprochement que je vais faire. Voici deux passages empruntés à deux auteurs placés aux deux bouts de la doctrine des éléments.

Si la doctrine des affections élémentaires dit M. Quisac, nous offre des ressources précieuses dans les cas ordinaires, dans les maladies que nous avons habituellement sous les yeux, combien ne devons-nous pas surtout apprécier sa valeur dans les maladies insolites ! Ainsi, quand le choléra-morbus parut dans notre ville, en 1835, qu'eûmes-nous à faire pour le combattre ? Entassâmes-nous autopsies sur autopsies pour reconnaître le siège de la maladie, et le faire servir de guide à notre thérapeutique ; expérimentâmes-nous remèdes sur remèdes pour trouver le spécifique, fîmes-nous nos prescriptions sur telle théorie plus ou moins erronée ? Les autopsies ne furent certainement pas négligées ; on voulait connaître les lésions anatomiques qui se produisaient dans cette maladie, mais on se gardait bien d'y chercher les indications majeures. Les indications capitales furent fournies par l'application de la doctrine des affections élémentaires. On reconnut qu'on avait affaire à une affection composée et de l'élément nerveux et de l'élément fluxion-



naire, suffisamment caractérisés, le premier, par les crampes, par les vomissements, le second, par la sécrétion d'une matière de nature séreuse abondante. On attaquait ces deux éléments par des moyens appropriés, et les malades, s'ils étaient secourus à temps, guérissaient dans des cas nombreux.

Pourquoi, dans cette terrible épidémie, n'eûmes-nous pas à subir les mécomptes qu'on éprouvait ailleurs? Cela tenait à ce que notre thérapeutique ne s'appuyait que sur des indications positives. Pourquoi ne commença-t-on pas à essayer des émissions sanguines, ainsi qu'on le faisait autre part, persuadé que l'on était que l'on avait affaire à une gastro-entérite? On n'en usa pas, parce que la doctrine des affections élémentaires nous montra, même avant qu'on eût pu faire des autopsies, que le véritable caractère de la maladie était loin d'indiquer l'emploi des débilissants. Ailleurs, on prescrivait la tisane d'acétate de plomb, on portait le fer rouge sur la colonne vertébrale; on expérimentait. Ici, on n'eut jamais l'idée d'employer des moyens qui ne reposassent sur des indications certaines, et ces indications étaient fournies par la doctrine des éléments.

Vienne une autre épidémie, et l'on ne manquera pas encore, ailleurs, de recourir au microscope, au scalpel et aux réactifs chimiques; et si l'on n'est pas heureux, on demandera des enquêtes pour reconnaître



quel remède est le meilleur, on proposera un prix pour la découverte du spécifique. Quant à nous, forts de notre doctrine élémentaire, nous la mettrons en regard de cette nouvelle épidémie, et, comme une pierre de touche, elle nous montrera quels sont les éléments qui la constituent, quelles sont les indications qu'elle présente.

Voici maintenant ce que je lis dans l'ouvrage de M. Forget : « Un immense avantage de la doctrine des éléments, c'est de ne jamais laisser l'observateur dans l'embarras, de ne jamais le prendre au dépourvu. Résolu à ne voir dans les faits que ce qui s'y trouve de réel, ou du moins d'appréciable, le médecin conserve son libre arbitre en face des cas les plus complexes, des combinaisons les plus inattendues, des phénomènes les plus formidables ; tandis que la doctrine étiologique, celle qui s'obstine à remonter toujours aux causes essentielles, à la *nature* des maladies, est une source perpétuelle d'obscurités, d'incertitudes, de créations fantastiques et surtout d'embarras et de tâtonnements, lorsqu'il s'agit d'instituer la médication. Supposez l'invasion d'une épidémie, telle que le choléra, l'*étiologiste*, ébloui, terrifié, la tête troublée, la conscience bourrelée, se consumera en hypothèses plus ou moins extravagantes sur la cause formelle du mal et en recherches plus ou moins extravagantes de remèdes radicaux, spécifi-



ques, etc.; tandis que l'*élémentiste* calme et dégagé de préoccupations étrangères, voyant dans cette épidémie une affection semblable à celle qu'il a déjà observée à l'état sporadique, se conforme d'abord au précepte qui commande de rechercher la cause; mais, en cas d'insuccès, il se rabat en toute sécurité de conscience sur l'analyse élémentaire du fait et y conforme purement et simplement ses médications. »

« Ces deux passages ont-ils besoin de commentaires et n'avions-nous pas raison de dire que les uns et les autres, nous faisons de la médecine de symptômes, faute de mieux, car je ne nie point que ce ne soit là un pis aller, qui nous est imposé par l'infirmité de notre esprit et l'état précaire de nos connaissances.

« Il est manifeste, en effet, pour tous, que le beau idéal de la médecine serait de connaître la nature de la maladie et de s'adresser à elle pour y puiser nos indications.

« Mais je ne puis m'empêcher de faire une remarque qui m'est inspirée par la confrontation de ces deux passages. On accuse l'organicisme d'être orgueilleux. Mais n'est-ce pas le contraire qu'il faudrait dire; tandis que nous voyons M. Forget ne présenter que comme provisoires les indications tirées de ses éléments, M. Quissac n'affirme-t-il pas la pérennité des siennes? Oui, c'est bien dans nos écoles que se trouve cette vraie humilité qui constate son ignorance; cette foi



dans un avenir meilleur pour la science, et cette espérance d'y atteindre, qui provoquent au travail, parce qu'elles nous montrent un but à atteindre. C'est de ces écoles, qui règnent à Londres comme à Paris, à Vienne comme à Berlin, que sont sortis ces immenses travaux, ces admirables découvertes, l'honneur et l'espoir de la médecine moderne, tandis que, dans un coin isolé, sanctuaire des idées anciennes, la science, tournant sur elle-même consume la sève, le talent et les plus belles facultés de ses adeptes dans d'oiseuses discussions métaphysiques et de vaines disputes de mots.

Madame Roland écrivit, dit-on, sur les murs de sa prison des Carmes : Révolution, que de crimes on commet en ton nom ! Ne pourrait-on pas écrire avec plus de raison au frontispice des sciences : O mots, que d'erreurs vous avez semées dans le monde !

Oui, c'est pour rester fidèles à ces mots mystiques : affections du principe vital, unité morbide, éléments morbides, force médicatrice, crises, et tant d'autres appellations antiques, que la science est restée longtemps incertaine et stationnaire. C'est en prêtant une existence réelle à ces concepts de l'esprit, que des hommes, d'ailleurs distingués, ont erré : et cependant nous croyions éteinte à tout jamais la querelle des Universaux. Guillaume de Champeaux et Pierre d'Ailly auraient-ils encore des descendants ?



Mais en vérité, si la science est faite, si vous avez pu l'enfermer en quelques propositions qui tiendraient entre nos dix doigts, si, comme Sydenham, vous prétendez mettre dans la pomme de votre canne la matière médicale tout entière, nous n'avons plus qu'à fermer les yeux et à reposer notre tête sur ce nouveau décalogue promulgué au milieu des nuages par la moderne Cos.

## XVII

Bon gré, mal gré, sur le terrain de la pratique, vitalistes et organicistes se rencontrent; ils font de la médecine de symptômes, avec des prétentions diverses. On voit donc à quoi se réduit l'argument, tant invoqué contre l'analyse que nous défendons. Mais on a insisté et l'on a dit : comment démêler, au milieu de ce chaos de phénomènes, de lésions, de symptômes, ceux qui priment les autres et entraînent l'indication? Par l'étude, par la clinique, par l'application, au lit du malade, des sciences tant négligées ailleurs, telles que l'anatomie saine et morbide, la physiologie et la physiologie pathologique.

Prenons, si vous le voulez bien, un exemple. Voici



un élève à la clinique d'un de nos professeurs; mettez ici le nom que vous voudrez. Arrivé près de son malade, il constate son âge, son tempérament, s'enquiert de ses habitudes, puis il s'aperçoit que son malade a de la fièvre; voilà un élément. Mais ce n'est pas tout pour lui. Il sait que si cet élément à lui seul peut constituer la manifestation entière de la maladie, le plus souvent il s'unit à des lésions somatiques, qui deviennent à leur tour des éléments et vont donner à la fièvre sa véritable signification. Il va donc rechercher ces éléments, et comme, isolément, la fièvre ne lui indique rien, il suspend son traitement et laisse sa lancette dormir en paix dans sa trousse. Il cherche, et alors il apprend que son malade tousse, qu'il a eu un point de côté, qu'il a craché du sang; il percute et ausculte, et il trouve en définitive une pneumonie. Alors, peut-être, il saignera, à moins qu'il ne préfère l'émetique; peut-être même s'abstiendra-t-il complètement. Et qu'on ne l'accuse pas de saigner et d'émetiser parce que son malade a une pneumonie; non, il tirera ses médications du double élément dynamique et somatique qu'il vient de constater. Il ne saignera pas comme vous, parce que son malade a de la fièvre; il ne saignera pas parce que son malade a une pneumonie; il saignera parce que son malade a une inflammation du poumon et de la fièvre associées ensemble; et si, comme on le lui enseigne, il tient



compte de l'âge, de la constitution du malade, du milieu dans lequel il vit, toutes choses qui sont des éléments pour lui, il ne saignera pas, si son malade est trop jeune ou trop vieux, s'il est débile et affaibli.

Laissez-moi compléter ma démonstration par un exemple nouveau. Mettons en parallèle deux partisans des doctrines que j'oppose l'une à l'autre. Voici deux malades forts, robustes; ils ont vingt ans, et tous les deux une fièvre forte et violente; le pouls est large, plein, développé, la peau chaude; cela dure depuis un jour, deux jours; et rien de plus, du moins rien de bien tranché. Voilà, certes, le type de l'élément inflammatoire. Vous saignerez; lui se croise les bras, il attend; il ne veut pas attaquer cet élément, parce qu'il ne lui dit que la moitié des choses. Il attend et cherche; et pendant qu'il cherchait, voici ce qui arrive: Vous avez tous les deux affaire à une variole; au troisième ou au quatrième jour, des boutons se montrent de toutes parts; mais qu'est-ce que cela pour vous? Une indication de peu d'importance, et vous passez outre; pour nous, c'est tout, et nous nous abstenons; si bien que votre malade meurt, emporté par les convulsions et le délire, malgré le camphre et le nitre, et que le nôtre guérit pour vous dire qu'il est bon de songer à la possibilité d'une variole, quand on est en face d'un élément inflammatoire.



XVIII

Voilà notre conduite, voilà où nous mène l'étude attentive, patiente de ces éléments émiétés de la maladie. Non, nous n'oublions pas l'individu souffrant, nous savons qui doit faire les frais de la maladie et de la thérapeutique. Nous ne sommes pas systématiques, et nous sommes justement sauvés des systèmes par cet esprit qui nous pousse à analyser la maladie dans ses plus petits détails, et nous dit de n'agir qu'après avoir pesé et confronté tous les éléments qu'elle nous présente.

C'est la doctrine des éléments restreints qui a fait les immenses erreurs de la médecine de l'antiquité et du moyen-âge ; c'est alors qu'on voyait le sang et la bile partout, partout l'élément putride ou bilieux, qu'on a pu arriver aux extravagances de Guy-Patin, que nous fait connaître le passage suivant que j'emprunte au livre de M. Flourens, *Histoire de la découverte de la circulation du sang* : « Il fait saigner à tout âge les enfants, les vieillards, il fait saigner trente-deux fois pour une maladie ; il se fait saigner lui-même jusqu'à sept fois pour un rhume ; il fait saigner sa belle-mère, qui a quatre-vingts ans, jusqu'à quatre fois ; il fait saigner un enfant de trois



jours ; il fait saigner sa propre femme huit fois des veines du bras ; il la fait saigner ensuite des veines du pied ; elle en réchappe, et il s'écrie : « Vive la bonne méthode de Galien et le beau vers de Joachim de Belley :

O bonne, ô sainte, ô divine saignée !

« Venons aux purgations : c'est d'abord un malade qui est purgé trente-deux fois de deux jours l'un, puis, c'est un autre qui a été saigné en tout vingt-deux fois et purgé quarante ; puis c'est la doctrine d'Hippocrate et de Galien : On peut purger tous les jours, à condition pourtant qu'on purge avec du séné ; le séné et la saignée sont toute la médecine.

« Nous guérissons beaucoup plus de malades, dit Guy-Patin, avec une bonne lancette et une livre de séné, que ne pourraient faire les Arabes avec tous leurs sirops et leurs opiat ; et ces malades (car, à coup sûr, ils ne guérissent pas tous) meurent comme ceux du médecin de Boileau :

« L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné. »

## XIX

Mais avec une analyse aussi dissolvante, on nous accuse de rompre l'unité de la maladie. En exposant



la doctrine des éléments dans l'idée Barthézienne, je montrais ce que ce dogme devenait dans l'application ; mais si hors de lui, il ne peut y avoir de salut, il n'est pas difficile de prouver que la méthode analytique que nous défendons le respecte ni plus ni moins que la doctrine de Barthez.

Que faisons-nous, en effet, qui ne soit fait dans les autres sciences ? A-t-on jamais songé à dire que l'on détruisait l'unité de l'eau ou du sel marin, parce qu'on recherchait l'oxygène et l'hydrogène qui constituent la première, le chlore et le sodium qui forment le second ?

Qui jamais a songé à dire que Newton et Képler brisaient l'unité de notre système planétaire, parce qu'après avoir découvert, l'un par l'observation et l'autre par une puissante analyse, celui-là la gravitation et celui-ci les immenses ellipses que parcourent les astres, ils montraient le soleil enchaînant les planètes dans sa sphère d'attraction, et ces dernières à leur tour retenant dans leur orbe leurs humbles satellites ?

Parce que j'aurais enseigné qu'une péricardite compte parmi ses éléments : la fièvre, la douleur, les palpitations, la dyspnée, une altération de la séreuse et un épanchement séro-fibrineux ; parce que j'aurais montré les troubles sympathiques qu'elle provoque dans le reste de l'économie, aussi bien que les trou-



bles mécaniques qu'elle apporte au libre exercice du cœur, j'aurais brisé l'unité de la maladie appelée péricardite.

Tenir compte de tout, ne rien négliger, voilà notre doctrine. La maladie est un ennemi à combattre. Que diriez-vous d'un général qui, ne voyant devant lui que les gros bataillons, négligerait les conditions de terrain, l'heure de la journée et les autres circonstances au milieu desquelles ils se meuvent? Que faut-il pour décider du sort d'une bataille? Le vent, un rayon de soleil.

## XX

Nous venons de voir les éléments morbides s'unir en nombre plus ou moins considérable pour constituer une maladie; il arrive souvent, dans la pratique, d'observer des cas, où des maladies bien définies se présentent simultanément sur le même individu et, devenant à leur tour éléments, vont former ce qu'on a appelé des maladies composées.

Que doit-on entendre par maladie composée; ces mots sont-ils synonymes de maladies compliquées, coïncidentes?

Hippocrate n'étudia pas les maladies composées. C'est à Galien que commencent ces distinctions, à Ga-



lien trop souvent sophiste et ami de la scolastique ; (il avait inventé une espèce de syllogisme.) Il reconnaissait des maladies *simples* bornées à un tissu, des maladies *composées* liées entre elles par la communauté de nature et d'origine ; des maladies *compliquées* formées par la réunion de deux ou plusieurs maladies, où cette communauté faisait défaut ; puis des maladies *confuses* résultat de la réunion de plusieurs maladies simples, et dans lesquelles il était impossible de retrouver les éléments des maladies constituantes.

Fernel, tout ennemi qu'il était du Galénisme, et malgré son esprit rompu aux sciences mathématiques, renchérit encore sur ces distinctions. Il subdivisa la maladie simple en *solitaire* ou *accompagnée*, selon qu'elle s'entoure de symptômes graves, ou qu'elle en est exempte. Les maladies *composées* dépendent d'intempéries diverses ; elles sont *compliquées*, si les parties affectées appartiennent à des fonctions communes, ou sont liées par d'intimes rapports ; *connexes*, quand l'une provient de l'autre ; et quand leurs sièges sont éloignés et sans rapport réciproque, il les dit *séparées*.

Puis vint Lorry qui créa les maladies épigénétiques.

Si deux ordres d'éléments, dit F. Bérard, viennent à se réunir, il n'y a pas, à proprement parler de maladie simple, il y en a deux. « Une maladie est com-



posée, dit à son tour M. Monneret, quand plusieurs éléments morbides primaires s'y ajoutent et forment un ensemble morbide complexe. » Ces définitions sont simples ; elles dérivent de la conception que ces auteurs se sont faite de l'élément. Il nous reste maintenant, pour compléter les diverses acceptions qui ont été données à ces mots maladie composée, à exposer comment un éminent auteur la considère au point de vue du vitalisme : « Il faut, dit-il, pour acquérir un sentiment juste de la maladie composée, il faut remonter encore et toujours à la notion même de la vie, où tout est représentation animée et convergente, génération continue, unité partout présente et souveraine. Or, la vie, sous l'action d'influences diverses, peut concevoir simultanément en elle des modes affectifs variés. Par cette conception même, elle enfante un mode composé, qui tient des modes affectifs simples spontanément conçus, mais qui n'en est pas moins un mode morbide nouveau, ayant son allure propre, ses symptômes à la fois divers et spéciaux, sa physionomie, une quoique composée, et non autant de physionomies que d'éléments ou de traits constituants ; ou encore, la vie ayant conçu et manifesté un mode affectif déterminé, conçoit, dans cet état déjà pathologique, un nouveau mode morbide.

Ce dernier fait dès lors partie intégrante de la vie



morbide qui préexistait; celle-ci se transforme, et l'évolution pathologique s'offre sous des caractères nouveaux. Dans ces cas aussi, il n'y a pas de mode affectif surajouté, d'élément superposé, de maladies conjointes; il n'y en a toujours qu'une sous plusieurs éléments. Le clinicien doit bien savoir que la décomposition analytique qu'il opère en présence d'une maladie est une œuvre d'autant plus artificielle qu'il veut la faire absolue, et qu'ici surtout l'analyse doit demeurer soumise aux réalités supérieures et synthétiques de l'unité vitale. »

Mais j'entends un praticien modeste et de simple bon sens me demander pourquoi, s'il est si difficile de s'entendre à ce propos, s'obstine-t-on à prendre pareil souci? A quoi cela peut-il conduire dans la pratique? Ne vaut-il pas mieux saisir, si cela est possible, dans chaque cas particulier, les rapports qui unissent les éléments ou la différence qui les isole, sans plus se préoccuper s'il y a là complication, coexistence, complication, épigénèse, et le reste.

J'avoue que le gros bon sens de ce praticien me touche et m'interdit. Et voilà pourquoi je m'arrête sur ce sujet.



XXI

Résumons-nous. Il n'existe pas de doctrine des éléments ; il y a une méthode analytique, qui ayant la maladie pour objectif, cherche à en connaître les parties constituantes ; c'est, avons-nous dit, la méthode de tous les temps et de toutes les écoles. Elle eût pu conduire à la conquête d'une part de vérité (la connaître tout entière n'est pas de ce monde), si elle avait été employée sans d'autres préoccupations que la recherche de ce qui est. Tombée dans des mains systématiques, elle a prêté, pendant des siècles, une apparence de force, heureusement transitoire, aux conceptions les plus étranges et aux plus étranges aberrations de l'esprit humain. Elle ne peut retrouver son importance et son utilité qu'en restant ce qu'elle est : un moyen, un procédé de l'entendement pour arriver à la connaissance des faits.

Et maintenant, voici l'apologue que me contait le praticien de gros bon sens que vous savez.

Les anciens, par reconnaissance sans doute, (les temps sont bien changés !) personnifièrent la médecine et la firent fille des dieux ; comme les immortels n'en avaient que faire, ils l'envoyèrent sur la terre pour soulager l'humaine souffrance. Que cette fille du ciel



garde, me disait-il, le souvenir de son origine surnaturelle, je le veux bien, mais qu'elle songe à sa mission ici-bas; que le médecin n'oublie jamais qu'une lourde chaîne, la responsabilité morale, le rive au chevet du malade, et lorsqu'elle met en présence deux hommes, d'un côté, un être souffrant et de l'autre, celui qui lui apporte le remède, que ce dernier se souvienne de ce précepte quasi chrétien de Térence: *homo sum...* C'est au praticien seul qu'il appartient de franchir le seuil du malade.... il retrouvera le systématique à la porte.



FIN.